

« Il n’y a pratiquement plus de juifs en Algérie » : entretien avec l’historien Benjamin Stora

Éclairage sur le contexte historique du *Chat du rabbin* avec ce spécialiste de l’histoire de l’Algérie, laquelle lui est aussi intime.



Benjamin et Rina Zaoui, les grands parents de Benjamin Stora (1905)
© Benjamin Stora

Depuis cinquante ans et au moins autant d’ouvrages individuels comme collectifs, Benjamin Stora travaille sur l’histoire de l’Algérie, pays où il a grandi, dans la communauté juive séfarade de Constantine. Il préside actuellement le comité français de la commission franco-algérienne Mémoires et Vérités, chargée d’un travail mémoriel commun autour de la colonisation française. Une initiative préconisée dans son rapport remis en 2021 à Emmanuel Macron. Dans cet entretien, il revient sur la vie des juifs dans l’Algérie du début du XX^e siècle, contexte historique de la BD de Joann Sfar.

Comment vivent les juifs dans l’Algérie des années 1930, cent ans après la conquête française ?

Benjamin Stora : Mon père est né en 1909 à Khenchela, ma mère est née en 1918 à Constantine : je suis donc à la fois un historien et un témoin indirect de cette histoire. Je me souviens très bien des souvenirs de mes parents qui ont pleinement vécu cette période de l’entre-deux-guerres. Au moment du centenaire de la conquête, les juifs d’Algérie sont français depuis déjà trois générations. Depuis 1870 et le décret Crémieux (qui confère aux « Israélites indigènes d’Algérie » les mêmes droits politiques, *ndlr*), une grande partie d’entre eux sont déjà officiellement des citoyens français et beaucoup sont sortis de la Première



Extrait *Le Chat du Rabin* Tome 3 Planche 26 Case 5

Guerre mondiale en ayant le sentiment très fort d’avoir versé le sang pour la France. Ils se vivent donc, en immense majorité, comme profondément enracinés dans la culture française. Même si tout dépend bien sûr des régions. En 1930, dans les grandes villes d’Algérie (Alger, Oran, Constantine), les juifs ont abandonné progressivement leurs tenues traditionnelles pour revêtir le « costume européen ». En particulier la jeune génération, née autour de 1900-1910, qui écoute de la musique en provenance de Paris (Maurice Chevalier, Joséphine Baker...). Parlez-moi d’amour de Lucienne Boyer était la chanson préférée de ma mère. Ça ne veut pas dire que tous ont abandonné le vêtement traditionnel, qui reste un marqueur essentiel. Par exemple ma grand-mère maternelle, de la famille Zaoui (des bijoutiers de Constantine), avait gardé le sien et ne parlait qu’en arabe. Si Alger et Oran étaient des grandes villes européennes, c’était tout de même moins le cas de Constantine, où les juifs étaient très attachés à la tradition, à la religion et à la langue arabe.

Et en dehors des villes ?

La situation à l’intérieur du pays (qui, rappelons-le, fait quatre fois la taille de la France) est en effet différente. Les juifs de la vallée du Mzab, au nord du Sahara algérien, ne sont par exemple toujours pas



Marthe Zaoui, la mère de B.Stora (deuxième en partant de la gauche) avec ses sœurs, habillées en « costumes berbères », à Constantine.
© Benjamin Stora

français car ils ont échappé au décret Crémieux, les « territoires du Sud » n’étant alors pas encore conquis. Dans les terres, il y a aussi des communautés juives. Ma famille paternelle, les Stora, a un enracinement profond dans les Aurès. Mais partout, on trouve aussi des juifs laïcisés. C’est-à-dire des gens qui, tout en conservant la pratique religieuse, sont devenus laïcs, francs-maçons, militants de gauche... L’antisémitisme européen, très virulent en Algérie, les pousse vers la gauche républicaine, comme une forme de protection. Dans la jeune génération, beaucoup vont adhérer à la Ligue des droits de l’homme, notamment à cause du souvenir très récent de l’affaire Dreyfus. Un horizon nouveau s’ouvre pour une partie de ces jeunes vers la République, quand l’ancienne génération est réticente à abandonner toutes les traditions. Tout comme une fraction du rabbinat qui continue de penser que l’assimilation à la culture républicaine est un danger pour l’avenir de la communauté et peut conduire à des formes de mariages mixtes qui menaceraient la transmission.

Vous évoquez cet antisémitisme très fort, raconté dans *Le Chat du rabbin*. Comment s’incarne-t-il ?

L’antisémitisme européen vient directement de France, amené par des personnages importants comme Édouard Drumont, qui a été député d’Alger.



On y retrouve toutes les organisations patriotiques françaises : les Croix-de-Feu, l'Action française, etc. S'y ajoute une histoire singulière, celle de la latinité et de la revendication d'appartenance à un monde méditerranéen chrétien, antérieur à l'islam, portée par de nombreuses organisations. Dans les années 1930, deux personnages vont particulièrement incarner cet antisémitisme : l'abbé Lambert (*présent dans le tome 4 du Chat du rabbin, ndlr*), maire d'Oran, et Émile Morinaud, maire de Constantine. À côté, il y a une sorte d'antijudaïsme musulman qui, lui, est davantage à caractère religieux. Il trouve son inspiration dans la séparation religieuse mais a surtout été exacerbé par le décret Crémieux et le sentiment d'injustice qui naît chez tous les musulmans, faute d'avoir pu bénéficier de la citoyenneté. À cette période, des élites musulmanes se rapprochent d'élites juives pour étudier l'extension du décret Crémieux. C'est le projet Blum-Viollette. Mais l'extrême droite européenne attise la rivalité judéo-musulmane. Elle exacerbe les formes de jalousie existantes pour aboutir à un durcissement des oppositions qui conduit au pogrom antijuif de Constantine en 1934.

L'universitaire américain Joshua Cole a démontré dans un ouvrage récemment traduit (*Le Provocateur*, Payot, 2023) que si vingt-cinq juifs avaient bien été assassinés par des musulmans ce jour-là, un des principaux meneurs musulmans antijuifs de ce pogrom était lié à l'extrême droite européenne.

Pour autant, il y a donc des rapprochements entre juifs et musulmans ?

Oui, il y a une volonté de maintenir les liens, en particulier chez les élites. Chez les juifs, c'est notamment la démarche d'Élie Gozlan dans les années 1930. Il y a des cercles judéo-musulmans et, chose peu connue, on retrouve alors des membres des deux communautés chez les francs-maçons. Les formes de pratiques religieuses syncrétiques existent depuis longtemps entre les familles, et se reflètent par exemple dans les traditions culinaires qui rythment la vie du calendrier des fêtes religieuses. Tout cela est facilité par la pratique d'une langue commune – l'arabe – qui donne même aux offices religieux une musicalité similaire. Pendant la Première Guerre mondiale, on trouve parfois sur le front un syncrétisme de nécessité, où l'aumônier d'une confession peut faire la prière pour les fidèles d'une autre (*dans le tome 12 du Chat du rabbin, le jeune rabbin passe sur le front d'aumônier préposé aux juifs à prêtre des musulmans, ndlr*).

Dans le tome 2 du *Chat du rabbin*, l'épisode de la dictée imposée au rabbin souligne la mainmise du Consistoire central israélite de France. Quelle est l'autonomie de la vie religieuse juive en Algérie dans ces années-là ?

Les israélites de France considèrent alors les juifs d'Algérie comme des personnes à civiliser, qu'il faudrait émanciper et conduire sur le chemin des Lumières. Des rabbins sont envoyés de métropole pour laïciser ces communautés. Il existe donc des frictions entre les rabbins locaux et le Consistoire central, ce qu'a très bien raconté l'historienne Valérie Assan. C'est une méfiance réciproque : les rabbins d'Algérie ne voulaient pas être colonisés par le consistoire de France. Il faudra attendre les années 1950 pour que les rapports se normalisent.



Famille Zaoui, en 1914 © Benjamin Stora

La Seconde Guerre mondiale va changer ce rapport à la France ?

Les juifs d'Algérie qui ont perdu la nationalité française sous Vichy ont eu très peur. Paradoxalement, il en ressort le sentiment que, dans le fond, il vaut mieux rester français. C'est un rapport très complexe. On sait que la France peut vous enlever ce qu'elle vous a donné instantanément. Elle vous guérit et elle vous blesse, comme l'exprime une expression familiale souvent entendue. Mais en même temps, pour en reprendre une autre, il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre. Pourtant, dans la jeune génération des années 1945-1950, il y a cette fois le sentiment qu'il faut se méfier de la France. Cela s'exprime par le fait qu'un certain nombre de jeunes juifs, à un bout du spectre de la communauté, entrent au Parti communiste algérien, et à l'autre extrémité, rejoignent l'État d'Israël et le sionisme. Même si l'immense majorité reste attachée à la République. D'autant qu'il ne faut pas oublier qu'entre 1900 et 1950, beaucoup sont devenus fonctionnaires de l'État français. La condition sociale des juifs en a profondément été changée.

Artisans ou commerçants à la fin du XIX^e siècle, un certain nombre sont devenus instituteurs, agents des impôts, infirmiers...

Le monde décrit dans *Le Chat du rabbin* n'existe plus. Comment sont partis les derniers juifs d'Algérie ?

Entre 1961 et 1963, environ 130 000 juifs sont partis. Il en est resté quelques milliers, qui vont partir petit à petit, au rythme d'un certain nombre d'événements qui vont secouer l'Algérie indépendante : le coup d'État de 1965, la guerre israélo-arabe en 1967, le refroidissement des relations franco-algériennes entre 1971 et 1973. Les derniers départs se font lors de la décennie sanglante des années 1990. Depuis, il n'y a pratiquement plus de juifs en Algérie. C'est la fin d'une histoire vieille de deux mille ans.



Extrait *Le Chat du Rabin* Tome 12 Planche 19 Case 2

À lire :

Histoire de l'Algérie coloniale (1830-1954), de Benjamin Stora, La Découverte, 2004 (dernière édition).
L'Arrivée. De Constantine à Paris 1962-1972, de Benjamin Stora, Tallandier, 2023.



«L'arrivée, De Constantine à Paris 1962-1972» de Benjamin Stora, éd. Tallandier, 240p., 2023